

Prix suisse de littérature

Dans mon enfance, dans ma jeunesse, je n'ai pas reçu de prix, ou de récompense. Au contraire : j'ai connu les blâmes, les punitions. J'étais, entre dix et treize ans, le dernier de la classe, celui que l'on montrait du doigt, que l'on mettait dans le coin, debout, immobile, le menton en l'air, seul comme un âne. Il y avait dans la classe un premier de classe. C'était à lui que revenaient les prix, le mérite, la fierté. Il grimpait sur l'estrade, rougissait un peu et nous l'applaudissions. Pourtant, si j'avais pour lui de l'admiration, je ne l'enviais pas. Je le considérais de loin, comme une bête curieuse, et lui me considérait de même. Il éprouvait envers moi une curiosité bienveillante, et même quelque chose comme une admiration négative. Au fond, lui et moi étions les deux extrêmes de cette petite société scolaire. Une affinité secrète nous rapprochait, nous aimantait — nous nous le sommes avoués des années plus tard, quand nous sommes devenus des amis intimes. On le récompensait ; on me blâmait. Il accumulait les prix de sa réussite ; je payais le prix de mes échecs.

En songeant à ces années tristes de l'école, je n'en garde pas moins une certaine nostalgie, une possible tendresse. J'étais le dernier de la classe, et j'étais le premier des insouciantes. Je n'écoutais jamais la voix du maître. Jamais je ne faisais mes devoirs. J'acceptais les punitions le mercredi après-midi, les heures d'arrêt, et les jours de suspension, qui m'interdisaient d'aller en classe.

En classe, justement, je regardais par la fenêtre les grands arbres qui balançaient dans le vent. Un moineau sautant de branche en branche. Et puis le ciel, le ciel immense et jamais pareil. Je m'abstrayais des autres. Je m'abstenais d'être vraiment là. Je rêvais. Je survivais par mes rêves. Je ne gagnerais pas, puisque les gagnants avaient déjà tout gagné. Tout, vraiment ? Sauf ces mots crachés comme des chicots, dans un bar perdu, quelque part dans un trou, dans la grisaille de l'hiver. Sauf les larmes de ce dernier client, avalant son dernier verre, avant de boire le tout dernier qui n'est que l'avant-dernier.

Aujourd'hui, c'est donc avec une réelle surprise que j'ai pris connaissance de l'attribution de ce prix suisse de littérature. Je l'ai appris alors que je voguais sur un paquebot en route pour l'Argentine, devant l'océan à perte de vue. Un rêve se mêlait à mon rêve. Je rêvais dans mon rêve.

Je remercie les membres du jury. Je remercie mon éditrice Vera Michalski, et ses proches collaborateurs Fanny Mossière et David Bosc. Et je remercie, par delà les années, mon cher ami Jacques, le premier de la classe, mon camarade bienveillant.

Frédéric Pajak